Août 1820

M. M.

La chute du folliculaire ou
l'article en suspens
[illegible]

LA SUITE

DU

FOLLICULAIRE,

OU

L'ARTICLE EN SUSPENS,

COMEDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

PAR MM. ****.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 8 Août 1820.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-EDITEUR.

GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET MODERNES,

RUE DE ROHAN, N°. 21,

AU COIN DE CELLE DE RIVOLI, PRÈS LE PALAIS ROYAL.

1820.

PERSONNAGES.		Acteurs.
LE FOLLICULAIRE		*Laporte.*
LEFRANC, Négociant.		*Guillemain.*
BLINVAL, son Neveu,	debutans aux Français.	*Gonthier.*
JULIE, sa Nièce,		*Mlle. Minette.*
CATEAU, au service du Journaliste. .		*Mme. Bras.*

La Scène est à Paris, chez le Folliculaire.

LA SUITE

DU FOLLICULAIRE.

Le Théâtre représente le cabinet de travail du journaliste, un bureau, une table, une glace, un canapé, etc., etc.

SCENE PREMIERE.

CATEAU, *seule, rangeant l'appartement.*

Ah ! le triste métier que celui de femme de charge d'un journaliste ! il faut être toujours en mouvement ; voyez un peu le désordre de ce cabinet de travail ! Pas un livre, pas un feuilleton à sa place ! *Le Manuel des débutans sur un programme de la compagnie des assurances, la liste de nos abonnés* perdue dans le *Dictionnaire des* 25000 *adresses* : je vous demande un peu qui irait la chercher dans un livre si populeux ?.. et les meubles donc, les meubles, on voit bien qu'ils ne nous ont pas coûté cher; car, malgre les belles phrases de Monsieur, je connais la petite chronique de tout ce mobilier-là ; oui, Monsieur, je la connais.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Ce canapé (sans nul scandale)
Fut envoyé par la *Vestale*
De l'Opéra, certain *amour*
A donné ce bonheur du jour;
Cette pendule qu'on admire,
Vous vient de la tendre *Zaïre*
Et d'*Andromaque* (sauf vot' plaisir),
Cette glace est un souvenir.

Sans compter ce que vous recevez encore tous les jours... hier vingt cruches de rhum, avec le carafon et *le verre*, un quarteau de vin de *Volnay* et six bouteilles d'huile *de rose*,

et puis, et puis... Ah! si j'étais bavarde!... Mais je ne vois point venir ces deux débutans dont mon maître a dit tant de mal, M. Blinval et Mademoiselle Julie; ils veulent se venger gaîment de Monsieur, et j'ai promis de les seconder... C'est mal, ce que je vais faire là; mais je me laisse entraîner!... Ce jeune débutant à tant de chaleur!... tant d'énergie!... Quoiqu'en dise Monsieur, ce jeune homme ira loin... J'ai vu ça tout de suite... Mais je crois que le voici avec sa compagne d'infortune.

SCENE II.

BLINVAL, JULIE, CATEAU.

BLINVAL *et* JULIE, *entrant avec mystère.*

AIR: *A la monaco.*

C'est donc ici
Le lieu choisi
Pour assurer notre vengeance?

CATEAU.

Faites silence,
Et tout d'abord
N'éveillez pas le chat qui dort.

BLINVAL.

Il dort, il peut (sans épigramme)
Jouir de ce doux passe-temps;
Car ses articles (sur mon âme)
Ont fait dormir assez de gens.

ENSEMBLE.

C'est donc ici
Le lieu choisi
Pour assurer notre vengeance?
Faisons silence,
Et tout d'abord
N'éveillons pas le chat qui dort.

CATEAU.

Comme nous en sommes convenus, j'ai tout fait disposer dans l'appartement voisin, et je n'ai pas oublié les présens que vous devez lui faire: ceux-là ne lui porteront pas grand profit, je les ai pris dans son armoire.

BLINVAL.

Le moyen est excellent.

JULIE.

Si notre stratagême réussit, tu auras fait notre bonheur.

BLINVAL.

Tu peux compter sur notre reconnaissance.

CATEAU.

J'y compte bien. Autrefois je n'étais pas intéressée ; mais depuis que je suis au service d'un Folliculaire, j'ai appris de lui qu'il ne faut jamais faire quelque chose pour rien. Oh! c'est un homme qui a des principes... Mais restez-là, je vais voir s'il ne songe pas à se reveiller.

BLINVAL.

Ne nous laisse pas surprendre au moins.

CATEAU.

Soyez tranquille. (*Elle sort.*)

SCENE III.

BLINVAL, JULIE.

BLINVAL, *avec ironie.*

L'excellente femme !

JULIE.

Croyez-vous, mon cher cousin, que nous parviendrons à faire rétracter ce méchant Folliculaire ?

BLINVAL.

Ce serait très-facile, en nous conformant à l'usage : ces messieurs ne vivent que des retractations ; mais le moyen que nous allons employer est plus honorable et moins dispendieux.

JULIE.

Le point important, c'est d'empêcher un second article qui renverserait toutes nos espérances de reception à la comédie française ; car le premier était infâme : conseiller à une princesse tragique d'aller chanter à l'Opera !

BLINVAL.

Tant de princesses de l'Opéra vont chanter dans la tragédie ! et moi donc, ne m'a-t-il pas conseillé de m'engager aux Boulevards.

JULIE

Ne voir en moi qu'une Vestale!

BLINVAL

Vouloir faire de moi un Vampire !

JULIE.

Et ne pas pouvoir répondre à ces infamies !

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Je comptais sur la Renommée,
Le Censeur et l'Indépendant,
Leur éloquence accoutumée,
En crédit eût mis mon talent ;
J'eusse été l'égal du grand maître,
Mais l'espoir a fui tout-à-fait ;
Quand mon article allait paraître,
Chaque journal disparaissait.

JULIE.

Mais si le premier article du Folliculaire était tombé entre les mains de notre oncle?

BLINVAL.

Bon, mon oncle habite Pontoise, et la plupart des journaux ne passent pas la banlieue.

LEFRANC, *dans la coulisse.*

Ça m'est égal... Je vous dis que je veux entrer.

BLINVAL.

J'entends quelqu'un, retirons-nous.

(*Au moment où Blinval et Julie s'apprêtent à sortir, Lefranc arrive. Tableau.*)

SCENE IV.

LES MEMES, LEFRANC.

LEFRANC.

Que vois-je ?

JULIE *et* BLINVAL.

Mon oncle !

AIR : *Etourdie.*

O surprise ! (*bis.*)
N'est-ce point une méprise?
O surprise ! (*bis.*)
Quoi ! mon neveu
Dans ce lieu !

(*Blinval veut sortir, son oncle l'arrête.*

LEFRANC.

Monsieur, vous pouvez rester.

BLINVAL.

Quoi! vous, chez un journaliste!
Etes-vous auteur, artiste,
Ou voulez-vous débuter?

LEFRANC.

Débuter!... dans la minute
Je vous déshérite.

BLINVAL.

Hélas!

LEFRANC.

C'est par-là que je débute!

BLINVAL.

Nous ne vous applaudirons pas.

ENSEMBLE.

LEFRANC.

O surprise! (*bis.*)
Que faut-il que je lui dise?
etc.

JULIE *et* BLINVAL.

O surprise! (*bis.*)
Que faut-il que je lui dise?
O surprise!
Que vient-il faire en ce lieu?

LEFRANC.

Ah! ah! monsieur mon neveu, ma chère nièce! vous débutez à mon insu!

BLINVAL.

Nous avons voulu vous sauver des émotions.

LEFRANC.

Dites plutôt, Monsieur, que vous avez voulu tomber incognito.

JULIE.

C'était par modestie.

LEFRANC.

Profiter du moment où je suis à la campagne pour se faire comédiens malgre moi!

JULIE.

Il faut bien faire quelque chose.

LEFRANC.

Et vous vous croyez du talent?

BLINVAL.

Nous espérons en acquérir.

LEFRANC.

Monsieur, le commerce est une carrière honorable que vos parens ont tous suivie, et c'est celle-là que vous auriez dû prendre.

BLINVAL.

Voilà encore de vos vieux préjugés.

LEFRANC.

Mes vieux préjugés!

AIR : *Vaudeville d'Irons-nous à Paris?*

Je veux qu'on donne à la jeunesse
L'exemple des beaux sentimens,
Que l'on respecte la vieillesse
Et que l'on tienne ses sermens;
Je veux que l'honneur, la vaillance,
Impunément ne soient point outragés;
Je veux enfin le bonheur de la France,
Voilà, voilà tous mes vieux préjugés!

BLINVAL.

Mon oncle, l'état le plus honorable est celui que l'on remplit avec le plus d'honneur.

LEFRANC.

Mais enfin, pour être reçu à la Comédie française, il faut encore avoir fait quelque preuve de talent, il faut que le public daigne vous accueillir.

JULIE.

Qui vous a dit qu'il nous ait repoussés?

LEFRANC.

Qui me l'a dit? Parbleu! quelqu'un qui ne se trompe jamais.... le journal.

BLINVAL.

Vous avez lu *le Phœnix*? c'est avoir du malheur.

LEFRANC.

Oui, Monsieur, je l'ai lu, et je ne venais ici que pour remercier l'auteur de l'article, de vous avoir traités avec tant de franchise.

JULIE.

De franchise!

LEFRANC.

Oui, Mademoiselle, de franchise! Oh! je ne suis pas de ces incrédules qui s'imaginent qu'un journal peut se tromper.

AIR *de Calpigi.*

Je pense autrement, j'en fais gloire,
Je lis les journaux pour y croire;
Aussi leurs articles pour moi,
Sont tous des articles de foi :
Quand je vois un nouvel ouvrage,
Quand un nouvel acteur s'engage,
Je ne les trouve bien ou mal
Qu'après avoir lu mon journal.

JULIE.

Mais, enfin, mon oncle, si nous vous prouvons que l'auteur de l'article ne pense pas un mot de ce qu'il a écrit contre nous....

LEFRANC.

C'est impossible! un journaliste n'écrit jamais que ce qu'il pense.

JULIE.

Mais si *le Phœnix* reconnaît que nous avons du talent?

LEFRANC.

Oh! alors.... Mais cela ne se peut pas.

BLINVAL.

Si nous sommes reçus par Messieurs les sociétaires du Théâtre Français?

JULIE.

Les sociétaires!..... Ah! voilà un tribunal infaillible, j'espère.

AIR : *Voulant par ses œuvres* (de l'Ecu.)

Le bien de l'art seul les dirige,
Toujours du même sentiment,
Jamais aucun acteur n'exige
Ce que défend le réglement.
Ils ne prennent point de vacances,
Et s'ils voyagent dans l'été,
C'est pour rétablir leur santé.

LEFRANC.

Et pour rétablir leurs finances.

BLINVAL.

Fi donc! Est-ce que les grands talens connaissent l'argent? (*Apercevant un diamant que Lefranc a au doigt.*) Voilà un superbe diamant! Je ne vous le connaissais pas.

LEFRANC.

C'est votre tante qui me l'a confié; elle m'a prié de le faire voir à Paris, et de lui en avoir un bon prix.

BLINVAL, *à part.*

Oh! la bonne idée!... Parbleu, mon oncle, vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'au rédacteur du *Phœnix.*

LEFRANC.

Comment?

BLINVAL.

Oui, avant d'être journaliste, c'était un fameux lapidaire.

LEFRANC.

En vérité?

BLINVAL.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

LEFRANC.

Je ne m'étonne plus si toutes les actrices sont pour lui des perles ou des diamans.

BLINVAL.

Présentez vous chez lui, il vous estimera votre diamant; peut-être même s'en accommodera-t-il.

LEFRANC.

J'en serais charmé.

BLINVAL.

Et moi aussi. (*Bas à Julie.*) Il jugera de l'impartialité du *Phœnix.*

LEFRANC.

Eh bien! je prendrai ce prétexte pour le voir. Je vais me présenter.

BLINVAL.

Non, non, chacun son tour; nous avons audience avant vous.

SCENE V.

LES MEMES, CATEAU.

CATEAU, *accourant.*

Eh! vîte, vîte, sauvez-vous, voilà Monsieur.

AIR *de Madelinette.*

Il faut éviter sa présence,
Il va bientôt suivre mes pas.

LEFRANC.

Mais pourquoi fuir?

BLINVAL, *à Lefranc.*

Point d'imprudence;
Venez, ne nous trahissez pas.

CATEAU.

Ma place est bonn'; si l'on m'en chasse!

BLINVAL.

Va, je te prendrai, ne crains rien;
Et n'importe où sera ta place,
Tu la rempliras toujours bien.

ENSEMBLE.

LEFRANC.

Allons, évitons sa présence;
Vous le voulez, je suis vos pas:
Mais quand vous parlez d'imprudence,
Vraiment je ne vous comprends pas.

BLINVAL, JULIE, CATEAU.

Il faut éviter sa présence,
Il va bientôt suivre { ses / mes } pas.
Venez, venez, point d'imprudence,
Surtout ne nous trahissez pas.

(*Blinval, Julie et Lefranc sortent par la porte du fond.*)

SCENE VI.

CATEAU, LE FOLLICULAIRE.

CATEAU.

Le voici! Comme il a l'air soucieux ce matin! Comme il est defait!

LE FOLLICULAIRE.

Cateau!

CATEAU.

Monsieur!

LE FOLLICULAIRE.

Qu'a-t-on apporté ce matin?

CATEAU.

Des misères, Monsieur, presque rien. Du vin de Frontignan.... des pâtés d'Amiens... des confitures.... Voilà tout.

LE FOLLICULAIRE.

Comment, rien que ça !

CATEAU.

Eh! mon Dieu ! ni plus, ni moins.

LE FOLLICULAIRE.

C'est pourtant la saison des débuts.

CATEAU.

Tenez, Monsieur, je crois que vous avez tout perdu en sortant de chez ce bon M. Dubuisson, qui demeure tout près d'ici, vous savez bien, rue de Richelieu; il faut convenir que c'était un bien bonhomme.

LE FOLLICULAIRE.

Eh! oui, il avait du bon... pas toujours... Mes lettres, Cateau?....

CATEAU, *lui donnant des lettres.*

Les voila, Monsieur.

LE FOLLICULAIRE.

(*Il lit.*) « Votre article est charmant! Je vous attends à dîner. » (*S'interrompant.*) Quelle attention! J'irai (*Il prend une autre lettre et lit.*) « Je vous donnerai vingt pichenettes sur le nez. » Oh! oh!

CATEAU, *s'avançant.*

Monsieur, est ce qu'on vous promet encore quelque chose?

LE FOLLICULAIRE.

Oui, oui. (*A part.*) L'insolent! vingt pichenettes sur le nez!

CATEAU.

Ah! vous méritez bien ça, notre maître.

LE FOLLICULAIRE, *chiffonnant la lettre.*

Te tairas-tu?

CATEAU, *à part.*

Voilà qui le chiffonne.... Il était mieux avant la lettre. (*Haut.*) Monsieur, cette jeune personne qui va débuter à l'Opéra-Comique est venue.

LE FOLLICULAIRE, *lisant.*

Reviendra t elle?

CATEAU.

Oui, Monsieur.

LE FOLLICULAIRE.

Je verrai tout de suite ce qu'elle peut faire. Son emploi?

CATEAU.

Les ingénues!

LE FOLLICULAIRE.

Encore une! ...

AIR : *Car il met les maris en colère.*

Il n'arrive que des ingénues;
On en a déjà plus qu'il n'en faut.
Aux Français, elles tombent des nues!

CATEAU.

Je n'croyais pas qu'ell' tombaient d'si haut!

LE FOLLICULAIRE.

Les anciennes veulent qu'on les solde.

CATEAU.

Moi, si j'avais de l'autorité,
Je mettrais les viell's à la d'mi-solde
Et tout's les jeun's en activité.

LE FOLLICULAIRE.

Tu ferais là un joli scandale.

CATEAU.

Je me moque de ça, moi.... Mais faut que vous me promettiez de dire du bien de ma protégée.

LE FOLLICULAIRE.

Je te le promets.

CATEAU.

Votre parole d'honneur.

LE FOLLICULAIRE.

Je te la donne.... Mais n'en prends que la moitié.... On ne sait pas ce qui peut arriver. Allons, va-t en, le temps presse, et il faut que je fasse un second article sur Blinval et Julie.

CATEAU.

Nous y voilà. (*Haut.*) Est-ce que vous allez encore en dire du mal?

LE FOLLICULAIRE.

Oh! je t'en réponds, va, et si jamais ceux là s'en relèvent....

CATEAU.

On dit pourtant qu'ils sont si gentils.

LE FOLLICULAIRE.

Je ne les connais pas.

CATEAU.

Vous ne les avez jamais vus ?

LE FOLLICULAIRE.

Puisqu'ils ne sont jamais venus me voir.

CATEAU.

Mais, au théâtre ? .....

LE FOLLICULAIRE.

Bon! fallait-il me déranger pour eux ? Je ne rends que les visites qu'on m'a faites. Allons, va-t-en, laisse-moi travailler, et surtout dis au portier de ne laisser monter personne.

CATEAU.

Oui, monsieur. (*A part.*) Il faut convenir qu'il mérite bien la mystification qu'on lui prépare.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LE FOLLICULAIRE, *seul*, *s'asseyant.*

Il me semble pourtant que mes affaires ne vont pas mal; je reçois chaque jour quelques petites choses... Tantôt ce sont des prières, tantôt des présens, tantôt des politesses, tantôt des confitures... J'ai trente-neuf abonnés, dont quinze gratis... Et le nombre ira toujours en augmentant : car je suis bien decidé à doubler la dose des épigrammes, des satyres, des personnalités et autres ingrédiens de la même espèce qui font la santé d'un journal; c'est dangereux, je le sais; mais avec un éditeur responsable... Voyons si les Petites Affiches ont inséré ma demande... Justement la voici. (*Il lit sur les Petites Affiches.*)

AIR : *Je suis coquette et boudeuse.*

On voudrait à l'amiable
Traiter, sans perdre de temps,
D'un éditeur responsable,
Moyennant quatre cents francs.

Nous le prévenons d'avance
Qu'il nous conviendra fort bien,
Sans être un puits de science,
Ni même académicien.
On veut un zèle à l'épreuve,
Qui le rende, avec raison,
Prompt à porter une épreuve,
Prêt à coucher en prison;
A son journal en cas grave
Devant servir de soutien,
S'il pouvait être un peu brave,
Cela ne gâterait rien.
Dans ses travaux sans relâche,
S'il ne peut montrer du cœur,
Qu'il achète des moustaches
Pour tâcher de faire peur.
La place a peu de salaire,
Mais elle a cela de bon,
Qu'on peut se tirer d'affaire
Avec le tour du bâton.

Mais ne perdons point de temps... Qui va là?

SCENE VIII.

LE FOLLICULAIRE, BLINVAL, *sous le costume de l'artiste ambitieux.*

BLINVAL, *à la cantonade.*

Je remonte en voiture, et je repars bien vîte.

LE FOLLICULAIRE.

Quel est ce monsieur-là?

BLINVAL.

C'est depuis ce matin ma vingtième visite,
Monsieur, de vous trouver, je suis vraiment joyeux,
Et vous voyez en moi l'artiste ambitieux.

LE FOLLICULAIRE.

Ah! c'est vous dont tout le monde parle dans les coulisses de l'Odeon!

BLINVAL.

C'est moi-même, monsieur Raimond, jadis artiste,
Je viens vous demander...

LE FOLLICULAIRE, *avec humeur.*

Qu'Apollon vous assiste.

BLINVAL.

Ce n'est pas d'Apollon, monsieur, que j'ai besoin,
C'est de vous.... Aujourd'hui l'on ne va pas bien loin
Si quelque bon journal ne vous traitant en frère,
Ne daigne soutenir vos pas dans la carrière,
Vous ne l'ignorez point... Il me serait bien doux
D'obtenir...

LE FOLLICULAIRE.

Eh quoi! donc?

BLINVAL.

Un article de vous.
Pour aller à la gloire, il faut, coûte qui coûte,
Qu'un feuilleton, ami, nous en ouvre la route.

LE FOLLICULAIRE, *à part.*

L'artiste ambitieux connaît bien son devoir;
(*Haut.*)
Et... si monsieur voulait commencer par s'asseoir.

BLINVAL.

Bon, un ambitieux ne se repose guère,
Et j'ai, je crois, encore cent visites à faire.
En ce siècle pervers quand on veut parvenir,
Le premier des talens c'est de savoir courir.

AIR : *J'ai parcouru le monde entier.* (Féerie des Arts.)

Courir est à l'ordre du jour,
A la ville, à la cour,
Chacun se montre agile;
Et pour bien réussir partout,
Il faut avoir surtout
Des jambes avant tout.
Voyez-vous les solliciteurs,
Intrépides coureurs,
S'escrimer à la file,
Afin d'être plus en avant.
Nous les voyons souvent
Luttant avec le vent.
Celui-ci veut être préfet,
Et mérite, en effet,
D'avoir la préférence,
Il fit ses preuves dès long-temps,
Et ses droits sont constans:
Il court depuis vingt ans.
Celui-là qui, de bonne foi,
Sert la ligue et le Roi,

Sait,

Sait, dans la circonstance,
Courir pour garder son emploi:
L'or est de bon aloi,
Sous la ligue et le Roi.
Voyez ce monsieur tant vanté
Pour être député,
Courant un mois d'avance;
Par lui les électeurs sont vus,
Ceux imposés le plus,
Et ceux à cent écus.
Voyez nos poëtes nouveaux
Poursuivre leurs travaux;
Tous y trouvant des charmes,
Courent avec célérité
A l'immortalité,
Et passent à côté...
Si l'ennemi nous menaçait,
L'effet
Serait
Complet,
Et pour courir aux armes,
La France entière en un moment,
Au cri de ralliement
Serait en mouvement.

Dans l'ardeur des succès qui toujours me dévore,
J'ai vu tous les journaux et veux les voir encore.

LE FOLLICULAIRE.

C'est très-bien fait, monsieur: cela prouve du moins vous savez vivre et que vous êtes persuadé que les journalistes font aujourd'hui les hommes de génie.

BLINVAL.

Oui, monsieur, ils les font, je vous en dois l'aveu.
Aussi voilà pourquoi nous en voyons si peu.

LE FOLLICULAIRE.

Nous ne pouvons pas illustrer tout le monde; cependant, comme avec vous, cela n'a pas l'air de tirer à conséquence, je veux bien vous rendre un petit service. Voyons, que voulez-vous que je dise en votre faveur, je suis prêt à tout faire pour vous obliger.

BLINVAL.

Monsieur, tant de bonté!.... pour parler sans mystère,
Il faudrait en deux mots vanter mon caractère.

LE FOLLICULAIRE.

Non, non, je n'en ferai rien, c'est ce que vous avez de plus mauvais, je ne peux pas me compromettre.

BLINVAL.

Eh bien! si vous voulez dire la vérité,
Il faut dans le Phœnix parler de ma gaîté.

LE FOLLICULAIRE.

Non, non, je n'en ferai rien, votre plus grand défaut, c'est d'être trop sérieux.

BLINVAL.

Et c'est là justement ce qu'il faut qu'on admire,
C'est du plus mauvais ton chez nous de faire rire:
Mais puisque la gaîté, monsieur, n'est point mon lot,
De ma conduite au moins vous pouvez dire un mot?

LE FOLLICULAIRE.

Non, non, je m'en garderai bien, vous ne pêchez que par la conduite.

BLINVAL.

Je croyais cependant, il faut que je l'avoue,
Ma conduite et mon plan dignes *que l'on les loue.*

LE FOLLICULAIRE, *à part.*

L'on les loue!... Je n'oublierai pas celui-là.

BLINVAL.

Mais puisque je ne puis garder un tel espoir,
Dites que le public empressé de me voir...

LE FOLLICULAIRE.

Non, non, je m'en garderai bien, il ne manque à votre succès que le public.

BLINVAL.

Monsieur, c'est peu de chose enfin pour un artiste.

LE FOLLICULAIRE.

Oui, mais pour un artiste ambitieux.

BLINVAL.

Ainsi de mes défauts vous faites une liste?

LE FOLLICULAIRE.

Tenez, tout ce que je puis faire pour vous, puisque vous ne m'offrez pas de meilleures raisons, c'est de me taire.

Et c'est déjà beaucoup de garder le silence.

BLINVAL.

Ah! je suis las enfin de votre impertinence,
Et j'ai honte, vraiment, dans mon juste courroux,
D'avoir pu supplier un homme tel que vous!
Sommes-nous insensés, auteurs, acteurs, artistes,
De rechercher toujours l'appui des journalistes?
Nous les avons gâtés, revenons sur nos pas;
Ayons tous du talent, nous ne les craindrons pas.

LE FOLLICULAIRE.

Oui, ayez en tous pour nous attraper.

BLINVAL.

Il est certain journal dans cette capitale,
Qui ne se soutient plus qu'à force de scandale ;
Le lecteur indigné le jette avec mépris.
On le fuit, aussitôt il vous poursuit gratis.
A peine conçoit-on quelle est son existence,
Moins il a d'abonnés, plus il a d'impudence !...
Et comment jugez-vous les auteurs à présent ?
Sur leur opinion et non sur leur talent.
S'il arrive parfois qu'une feuille les loue,
L'autre le lendemain les traîne dans la boue ;
De sorte que la crainte altérant leurs esprits,
Ils cachent leurs couleurs sous de pâles écrits.
Sans doute l'on pourrait, par un honteux salaire,
Vous faire rétracter un arrêt trop sévère ;
Et pour avoir par vous des succès éclatans,
Employer des moyens connus depuis long-temps.
Mais quelqu'ambition que mon ame ressente,
Je ne veux pas, monsieur, qu'à ce prix on me vante,
Et payer aussi cher un article flatteur,
C'est acheter la gloire aux dépens de l'honneur.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LE FOLLICULAIRE, JULIE, *en dehors.*

JULIE, *en dehors.*

Mais quand je vous dis que je veux entrer.

LE FOLLICULAIRE.

Quel est donc encore tout ce bruit ?

SCENE X.

LE FOLLICULAIRE, JULIE, *en costume de marchande de modes.*

JULIE.

AIR : *Montagne, montagne.*

Vengeance ! (*bis.*)
Punissons l'écrivain jaloux
Qui pense (*bis.*)
Si mal de nous.

LE FOLLICULAIRE.

Que demande madame ?

JULIE.

Est-ce que vous ne l'entendez pas? Je crie cependant assez, je demande vengeance.

LE FOLLICULAIRE.

Et quelle offense ai-je donc pu vous faire, madame?

JULIE.

Vous me le demandez!... il me le demande! Comment, ma vue ne vous donne pas des remords?

LE FOLLICULAIRE, *riant.*

Des remords! Est-ce que nous connaissons cela, nous autres journalistes; mais qui donc êtes-vous?

JULIE.

En voilà encore une bonne! Est-ce que je n'ai pas un peu l'air de ce que suis? Voyez plutôt, les yeux baissés et le tablier vert, c'est notre uniforme.

LE FOLLICULAIRE.

Ah! Madame, pardon, vous êtes une modiste de la rue Vivienne. (*Elle fait la révérence.*)

JULIE.

Précisément!

LE FOLLICULAIRE.

De cette rue justement célèbre....

AIR : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Où par une heureuse méthode,
Le grand artiste et la beauté,
Aux autels rians de la mode
Consacrent leur habileté!
Cette rue est vraiment unique,
Et l'amateur y vient, enfin,
Chercher le génie en boutique
Et l'innocence en magasin.

JULIE.

Monsieur est trop honnête.

LE FOLLICULAIRE.

Et vous venez?....

JULIE.

Vous dire que nous sommes très en colère contre vous.

LE FOLLICULAIRE.

Mais quel est donc mon crime?

JULIE.

Vous nous avez offensées dans ce que nous avons de plus cher.... dans notre honneur....

LE FOLLICULAIRE.

Vous rêvez!

JULIE.

Oui, Monsieur, dans notre honneur!

LE FOLLICULAIRE.

Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

JULIE.

Eh bien! vous allez faire connaissance. N'est-ce pas vous qui avez dit, je ne sais plus où,

La modiste à l'air prude et qu'on voit le matin
Rentrant les yeux baissés et son busc à la main.

LE FOLLICULAIRE.

Ah! oui, je me souviens que j'ai fait cette observation de mœurs.

JULIE.

Vous sentez bien, Monsieur, que ça ne peut pas se passer comme ça, et je viens vous demander, au nom du corps des modistes, une réparation éclatante!

LE FOLLICULAIRE.

Je le veux bien; mais à une condition.

JULIE.

Une condition, à nous!

LE FOLLICULAIRE.

Oh! je sais bien que vous n'êtes pas des demoiselles de condition; mais je ne réparerai rien, si vous ne vous abonnez pas à mon journal.... Il faut que vous le lisiez. ..

JULIE.

La condition est un peu dure.... Mais il n'est rien que nous ne fassions pour notre réputation.... Ah! ça, l'article sera bon?

LE FOLLICULAIRE.

Je vais le faire devant vous. (*Il se met a son bureau.*)

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

Vainement on veut les toucher,
Nos modistes sont insensibles,
Et leurs vertus sont si terribles
Qu'on ne peut plus en approcher.

JULIE.

Que faites vous donc?

Par vos épigrammes étranges,
Vous nous compromettiez très-fort,
Et maintenant, par vos louanges,
Vous allez nous faire du tort.

LE FOLLICULAIRE.

Dictez vous-même!

JULIE.

Oh! nous nous en rapportons bien à vous; mais arrangez-nous ça de manière qu'on ne puisse pas dire que nous nous en allons le matin avec un busc à la main; mais aussi qu'on ne dise pas.... Vous sentez bien.... Nous autres, marchandes de modes, nous ne sommes pas des Turcs.... Enfin, arrangez cela.... Si j'étais rédacteur, il me semble que je trouverais quelque chose. (*A part.*) Il paraît qu'il n'est pas fort sur l'article, et je crois que nous pouvons nous en aller.

LE FOLLICULAIRE.

AIR *connu.*

C'est assez, c'est assez,
Plus d'outrage;
Tous vos vœux seront exaucés,
Vous venez un instant d'être sage.

JULIE.

C'est assez, c'est assez, c'est assez.

ENSEMBLE.

C'est assez, c'est assez, etc.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

LE FOLLICULAIRE.

Allons, voilà encore quelqu'un! Non, je ne trouverai pas le moment de faire mon article.

SCENE XII.

LE FOLLICULAIRE, BLINVAL, *sous le costume d'un faraud.*

BLINVAL.

Monsieur, je suis bien le vôtre.

LE FOLLICULAIRE.

A qui ai-je l'honneur de parler, Monsieur?

BLINVAL.

A Joli-Cœur, dit l'Agréable, Monsieur, pour vous servir, s'il en est capable.

LE FOLLICULAIRE.

Quelle est donc votre profession ?

BLINVAL.

Artiste.

LE FOLLICULAIRE.

Ambitieux ?

BLINVAL.

Un peu. C'est moi qui ai la manie de briller.

LE FOLLICULAIRE.

Comment ?

BLINVAL.

Dans la galerie de bois, où je soigne la chaussure des passans.

LE FOLLICULAIRE.

Ah ! j'entends !... sur la sellette. (*Il fait le signe de brosser.*)

BLINVAL.

Vous y êtes.

AIR *du Palais-Royal à Paris* (Auberge de Bagnères.)

J'ai de l'esprit, je parle peu,
Mais de briller j'ai la manie ;
Je suis rempli d'un noble feu,
Et je veux illustrer ma vie. (*bis.*)
Pour brave, jugez si j'le suis,
Chaqu' jour où l'soleil est visible,
A la peur, sans être sensible,
J'entends partir l'canon terrible...
Du Palais-Royal, à Paris.

LE FOLLICULAIRE.

Je vous en fais mon compliment ; et vous désirez.....

BLINVAL.

Etre votre éditeur responsable.

LE FOLLICULAIRE.

Vraiment ! Ah ! mon ami, je suis bien enchanté de vous voir. Mes conditions vous conviennent donc ?

BLINVAL.

J'crois ben, et je voudrais t'avoir le celui de la certitude de l'assurance de la réciproque.

LE FOLLICULAIRE, *à part.*

Il ne s'exprime pas très-mal pour un....

BLINVAL.

Je n'ai peut-être pas t'un fond d'instruction assez conséquent, pour répondre à l'emploi t'en question.

LE FOLLICULAIRE.

Il ne faut pas que cela vous effraye. Je ne vous demande pas si vous savez votre langue?

BLINVAL.

Pas tout à fait; mais une bonne partie. Du reste, Monsieur pourra t'en juger.

LE FOLLICULAIRE.

Oh! c'est déjà fait. (*A part.*) Il paraît assez fort sur le *T.* Aussi vous ai-je dit : Je ne vous demande pas si vous savez votre langue? D'ailleurs, ce serait du luxe. Avez vous déja fait le métier?

BLINVAL.

J'ai déjà z'été adjoint surnuméraire responsable pendant z'un sémestre de près de trois mois.

LE FOLLICULAIRE, *à part.*

Allons, il donne aussi passablement sur l'*S.* Il cumule. (*Haut.*) Vous connaissez alors les obligations que vous allez contracter?

BLINVAL.

Oh! je sais que ce n'est pas toutes roses; il y a des z'hauts et des bas.

LE FOLLICULAIRE.

Comment dites-vous cela, s'il vous plaît?

BLINVAL.

Il y a des z'hauts et des bas.

LE FOLLICULAIRE, *à part.*

Le diable m'emporte si.... Ah! oui, j'entends.... C'est qu'il les débite avec une facilité! (*Haut.*) A merveille, voyons maintenant si, en cas de mauvaise affaire, ce qui est assez commun chez nous, vous sauriez vous tirer d'embarras.

BLINVAL.

Vous avez raison, n'faut pas t'acheter chat z'en poche.

LE FOLLICULAIRE, *à part.*

Il n'en démordra pas. (*Haut.*) Placez-vous là, et moi ici... Là, vous êtes accusé.

BLINVAL.

Comment, déjà?

LE FOLLICULAIRE.

Eh! non, ce n'est qu'un essai...... Moi, je suis le tribunal. (*Prenant une grosse voix.*) Comment avez vous pu laisser imprimer un article aussi condamnable, Monsieur?

BLINVAL.

Dam!... Je ne sais que dire... Je vas lâcher quelques bêtises.

LE FOLLICULAIRE, *allant à lui.*

Allons, mon petit ami, ne vous laissez pas intimider, dites des bêtises, si vous ne pouvez pas faire mieux, je ne vous en fais pas un crime.... (*Allant à sa place.*) L'article est bien de vous?

BLINVAL.

Oui, Monsieur, c'est moi qu'a fait c'tartique; on me le rapportit et je le corrigeas: si le rédacteur m'avait fait apercevoir le vice dont auquel vous me faites apercevoir, j'en aurais fait la relation comme je le fis pour les piqûres... Et voilà! (1)

LE FOLLICULAIRE, *transporté.*

Oh! c'est parfait.... Ah! mon ami, je suis transporté, impossible d'être plus persuasif, et je dirai même plus éloquent... Je vous arrête...

BLINVAL.

Comment, vous m'arrêtez?

LE FOLLICULAIRE.

Mon bon ami, je vous arrête pour faire aller mon journal.

BLINVAL.

Vous m'avez effrayé.

LE FOLLICULAIRE.

AIR: *Oh! le petit homme.*

Honneur
A Monsieur
Joli-Cœur,
Le meilleur
Editeur
Du monde!
Certe, à la ronde
Il est la fleur
De ces messieurs
Les éditeurs.

BLINVAL.

Comme un autre je suis malin,
Et malin sans que ça paraisse.
Je ne sais ni grec ni latin.

---

(1) Historique.

LE FOLLICULAIRE.
Qu'importe à la loi de la presse?

ENSEMBLE.

LE FOLLICULAIRE.

Honneur
A Monsieur
Joli-Cœur,
Le meilleur
Editeur
Du monde.
Certe, à la ronde,
Il est la fleur
De ces messieurs
Les éditeurs.

BLINVAL.

Si Joli-Cœur
Vot' serviteur,
Est l'meilleur
Editeur
Du monde,
Certe, à la ronde,
Vous êt's la fleur
De ces messieurs
Les rédacteurs.

(*Blinval sort*)

SCENE XIII.

LE FOLLICULAIRE, *seul.*

L'excellente acquisition que je viens de faire! Reprenons mon article. (*Il le parcourt.*) Voilà l'affaire de Blinval.

SCENE XIV.

LE FOLLICULAIRE, JULIE, *sous le costume de Clary.*

Pantomime.

(*L'orchestre joue l'air:* C'EST POUR TOI QUE JE LES ARRANGE. *Clary entre en dansant et suivie d'un jokey qui porte deux vases de fleurs... Elle lui fait signe de les placer sur le bonheur du jour... Le jokey sort.*)

LE FOLLICULAIRE

Sangodémi! la jolie petite mine! Eh! je ne me trompe pas, c'est la tendre Clary de l'Opéra.

JULIE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui danse la sensibilité; mais pardonnez mon emotion en votre présence; je ne puis voir un journaliste sans éprouver un battement.

(*Elle fait un battement.*)

LE FOLLICULAIRE.

Ah! je connais votre histoire.

JULIE.

Hélas! j'ai passé par toutes les épreuves du sentiment: Eucharis, Psyché, Nina, et enfin....

AIR : *Du premier pas.*

Un nouveau pas
A fait dans la carrière
Briller Clary de mille et mille appas,
Et cette belle aimant toujours à plaire,
Pour le public est encor prête à faire
Un nouveau pas.

LE FOLLICULAIRE.

Le dernier pas
Que Clary si légère
Vient de danser sans doute est plein d'appas ;
Mais franchement je vous le dis, ma chère,
Heureux cent fois celui qui vous fit faire
Le premier pas.

(*Il veut lui baiser la main.*)

JULIE.

Un instant, Monsieur ; si c'est une déclaration, faites-la-moi en pantomime, je vous en prie ; ça fait du moins que je pourrai y répondre.

LE FOLLICULAIRE.

Je vous la ferai comme vous voudrez.

(*L'orchestre joue l'air :* JE T'AIMERAI D'UNE ARDEUR ÉTERNELLE (*du Tableau Parlant*), *et le Folliculaire mime une scène d'amour avec Julie... Au moment où le Folliculaire est le plus animé, Julie s'esquive.*)

SCENE XV.

LE FOLLICULAIRE, LEFRANC.

LEFRANC, *regardant Julie qui sort.*

Diable ! quelle sauteuse !...

LE FOLLICULAIRE, *à genoux, croyant que Julie est encore là, et prenant la main de Lefranc.*

Vous êtes adorable.

LEFRANC.

Je suis fâché de vous déranger.

LE FOLLICULAIRE, *levant les yeux.*

Hem ! qu'est-ce que c'est que cela ?... Que demandez-vous, monsieur ?

LEFRANC.

Monsieur, je viens...

LE FOLLICULAIRE.

Vous venez fort mal à propos.

LEFRANC.

Je viens vous présenter un diamant... Mais je vous dérange, et je vais...

LE FOLLICULAIRE, *l'arrêtant.*

Non pas, monsieur. (*A part.*) Un diamant... (*Haut.*) Donnez-vous la peine de vous asseoir, je vous prie.

LEFRANC.

Je vous importune.

LE FOLLICULAIRE.

Du tout.. Voyons. (*A part.*) L'eau m'en paraît superbe. (*Haut.*) Un fauteuil.

LEFRANC.

Je vous remercie, vos talens.

LE FOLLICULAIRE.

Ah! monsieur...

LEFRANC.

Votre probité reconnue.

LE FOLLICULAIRE.

Ah! monsieur!

LEFRANC.

L'étendue de vos lumières.

LE FOLLICULAIRE.

Monsieur, sans doute, est l'auteur de la pièce nouvelle qu'on donne ce soir?

LEFRANC.

Non, monsieur, je ne fais pas de pièces.

LE FOLLICULAIRE.

Ah! pardon, je vois, monsieur est un acteur de province qui vient s'essayer sur la scène de Paris... C'est bien, monsieur, c'est fort bien, vous aurez un succès brillant... Dans quel emploi?

LEFRANC.

Eh! parbleu, monsieur, dans aucun; je suis un commerçant retiré.

LE FOLLICULAIRE.

Mille excuses... Je comprends, monsieur s'intéresse à une débutante; quel est son nom, son âge? est-ce au chant, à la danse qu'elle se destine?

LEFRANC.

Monsieur, vous me parlez hébreu, je viens tout bonne-

ment vous prier d'examiner ce diamant ; et s'il vous convenait.

LE FOLLICULAIRE.

Il me convient beaucoup.

LEFRANC.

Dites-moi donc franchement ce que je pourrai en avoir ?

LE FOLLICULAIRE.

Autant d'articles que vous en voudrez ; disposez de moi.

AIR : *Ces postillons, etc.*

Faut-il vanter votre génie,
Et répéter qu'il n'eut jamais d'égal?
Faut-il trouver une actrice jolie ?
D'un concurreut faut-il dire du mal ?
Faut-il prouver dans un volume
Qu'on voit en vous un esprit étonnant ?
Parlez, je sens ma verve qui s'allume
Au feu du diamant.

LEFRANC, *à part.*

Ah ! je commence à comprendre ; mon coquin de neveu s'est moqué de moi.(*Haut, reprenant sa bague.*) Permettez, s'il vous plaît.

LE FOLLICULAIRE.

Que faites-vous donc ?

LEFRANC.

Je vois qu'on m'a trompé ; vous n'avez peut être jamais été lapidaire ?

LE FOLLICULAIRE.

Lapidaire !

LEFRANC.

AIR *de la Sentinelle.*

On m'avait dit... j'étais de bonne foi,
Que vous étiez un fameux lapidaire,
Et je venais...

LE FOLLICULAIRE.

Un lapidaire, moi?
C'est m'insulter d'une étrange manière.
Suis-je donc fait pour vendre des bijoux ?
De ce trafic je n'ai pas la coutume.

LEFRANC.

Monsieur, je préfère, entre nous,
Le marchand qui vend des bijoux,
A l'écrivain qui vend sa plume.

LE FOLLICULAIRE.

Sangodémi !... Monsieur, vous me rendrez raison de cette injure demain dans mon journal.

LEFRANC.

AIR : *On m'avait vanté la guinguette.*

Pardon, monsieur, de la méprise ;
Je me retire prudemment.
Je vois jusqu'où votre franchise
Pourrait mener mon diamant.

LE FOLLICULAIRE.

Mais chez moi vous veniez, je pense,
Pour quelqu'article bien flatteur.

LEFRANC.

J'y venais avec confiance
Consulter un homme d'honneur.
Pardon, monsieur, de la méprise, etc.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

LE FOLLICULAIRE, *seul.*

Voilà, par exemple, de ces quiproquos fort désagréables !... Le diamant était beau... J'ai de l'humeur ; en avant l'article...

SCENE XVII.

LE FOLLICULAIRE, JULIE, *en Cléopâtre de Rodogune.*

JULIE, *au fond.*

Enfans impétueux de mon ressentiment,
Dissimulez-vous bien en ce triste moment.

LE FOLLICULAIRE

Quelle est cette petite grande dame ?

JULIE.

Une débutante pour la tragédie, monsieur, qui vient vous voir dans le costume de son rôle.

LE FOLLICULAIRE.

Et votre emploi ?

JULIE.

Les mères tragiques ; on avait bien voulu me faire prendre les princesses, mais j'ai plus de goût pour l'emploi des mères.

LE FOLLICULAIRE.

C'est votre premier début ?

JULIE.

Non, c'est le second ; j'ai joué Mérope l'autre jour avec un certain succès ; car, quoique vous en disiez, dans le Phœnix, j'ai de ça. (*montrant son cœur.*)

LE FOLLICULAIRE.

Moi, j'ai dit que vous n'aviez pas de ça !

JULIE.

Oui, vous l'avez dit ; vous avez même dit que j'avais trop d'embonpoint pour l'emploi, et j'étais furieuse contre vous ; mais je vais jouer Cléopâtre, et je suis devenue douce comme un mouton, c'est pourquoi je viens vous prier de me traiter avec moins de sévérité. (*Elle appelle.*) Timagène !

LE FOLLICULAIRE.

Qu'est-ce donc ?

JULIE.

Ne faites pas attention, c'est un service de vermeil.

(*Un valet de tragédie apporte un superbe service.*)

LE FOLLICULAIRE.

Je suis tout à votre service.

JULIE, *à part.*

J'en étais sûre, il est du centre des journalistes !... mais je crois que voici quelqu'un !... Oh ! Dieu ! si l'on me voit chez vous... Je vais faire emporter....

(*Elle veut faire emporter le service.*)

LE FOLLICULAIRE.

Non, non, laissez, ça ne peut pas nuire, c'est un sujet d'émulation.

SCENE XVIII.

LES MEMES, BLINVAL, *en vieil amateur.*

BLINVAL, *à la cantonnade.*

C'est bon, c'est bon, il n'y a pas besoin de m'annoncer. (*Entrant.*) Eh! le voilà, le voilà! Bonjour, cher ami.

LE FOLLICULAIRE, *étonné.*

Monsieur!...

BLINVAL.

Vous ne me connaissez peut-être pas, cher ami?

LE FOLLICULAIRE.

Je ne crois pas.

BLINVAL.

Je vais me faire connaître; en fait d'amitié, je suis rond... Voilà comme je suis fait, moi... Je suis abonné de la Comédie Française depuis 1761. J'ai occupé, j'ose dire avec honneur, toutes les places de l'orchestre; c'est au point que le nom m'en est resté et qu'on m'a mis en scène au Vaudeville, vous avez dû voir M. Orchestre. Je viens vous recommander une jeune actrice. Eh! mais, cher ami, voilà une petite dame que nous allons essayer dans les reines.... Comment, déja chez un journaliste? Ah! ah! vous avez des dispositions. Par quel rôle debutons-nous?

JULIE.

Par le rôle de Cléopâtre.

BLINVAL.

Cléopâtre! diable! diable! Cléopâtre, savez-vous que c'est une maîtresse femme, une femme cruelle: là, franchement, est-ce bien dans vos moyens?

JULIE.

Monsieur, avec de la sensibilité.

BLINVAL.

On vient à bout de tout, je sais cela; mais, tenez, je pourrai vous donner quelques conseils pour ce rôle, moi, j'ai été très-lié avec Lekain, avec Préville, avec Molé, et vous sentez bien que quand on a dîné avec ces messieurs-là, il en reste toujours quelque chose.

JULIE.

JULIE.

Si monsieur voulait me prêter un moment d'attention, il jugerait....

BLINVAL.

Avec plaisir.... Vous permettez, cher ami?

LE FOLLICULAIRE.

Comment donc.... Le diable les emporte, la journée avance, et mon article n'avance pas du tout.

JULIE.

Voyez d'abord la démarche. (*Elle fait une entrée de tragédie.*)

BLINVAL.

C'est fort bien, le port tout à fait majestueux, seulement le pied posé d'une manière plus tragique, comme ça. (*Il se pose d'une manière burlesque.*)

JULIE.

En dedans?

BLINVAL.

Certainement, voyez toutes les dames aux Français.... C'est ce qui caractérise leur antiquité.

JULIE.

A présent, écoutez les imprécations de Camille dans les Horaces.

BLINVAL.

Oh! les imprécations, je vais vous donner la réplique.... j'ai vu ça tant de fois... Hum! hum! ah! j'y suis. (*Il déclame.*)

« Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur.
» Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
» Et préfère du moins au souvenir d'un homme
» Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

JULIE, *déclamant.*

» Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
» Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
» Rome qui t'a vu naître et que mon cœur abhorre,
» Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore. »

BLINVAL.

Ah! ah! arrêtez donc, la parole y est; mais le geste est absent: paignez donc ce que vous dites. (*Il declame* « Rome.

JULIE.

Eh bien?

BLINVAL.

Pourquoi venez-vous prendre votre Rome sous mon nez, ce n'est pas ça; mais si vous dites, *Rome....*, voyez-vous ce geste géographique?

JULIE.

A droite.

BLINVAL.

Ç'a n'y fait rien, à droite, à gauche, tout chemin mène à Rome.

JULIE.

Pourvu que le geste y soit.

BLINVAL.

Allons, reprenez votre Rome, et surtout ne laissez pas tomber le vers.

JULIE, *déclamant.*

« Rome, l'unique, etc.

BLINVAL.

Elle ira! elle ira! C'est fort bien; mais, puisque nous débutons par *Cléopâtre*, occupons-nous principalement de ce rôle.

JULIE.

Volontiers.... Voyez la fameuse entrée (*elle fait l'entrée de Cléopâtre.*) « Sermens.....

BLINVAL.

Oh! un moment, ce n'est pas tout-à-fait cela..... Voilà comme mademoiselle Clairon le disait: *Sermens*, entendez-vous?

JULIE.

Bon, bon. (*Déclamant.*) « *Sermens fallacieux....*

BLINVAL.

Arrêtez, arrêtez; diable! comme vous y allez. Sentez donc bien ce mot *fallacieux*, serment trompeur.... faux serment; mettez donc cet air de méfiance, qui veut dire....: « *Petit coquin, je te vois venir.* » Mademoiselle Duménil le disait d'une manière sublime: « *Sermens fallacieux....*

JULIE.

« *Sermens fallacieux, salutaire....*

BLINVAL.

Oh ! vous n'avez pas entendu mademoiselle Raucourt ; la voici.

LE FOLLICULAIRE, *regardant.*

Comment, la voici ?

BLINVAL.

Oui, cher ami.... C'est moi. (*A Julie.*) Salutaire..... salutaire....

LE FOLLICULAIRE.

Oh ! que c'est cela !

JULIE, *sur quatre tons différens.*

« Sermens fallacieux, salutaire contrainte. »

BLINVAL.

A merveille ! Rien que dans ce vers, je viens de voir passer mademoiselle Duménil, mademoiselle Clairon et mademoiselle Raucourt. Avec trois gaillardes comme ça et cent cinquante billets dans le parterre, vous m'en direz des nouvelles !

LE FOLLICULAIRE.

Mais, Dieu me pardonne, c'est une leçon du Conservatoire.

BLINVAL.

N'est-ce pas, cher ami, c'est avec des raisonnemens comme ceux-ci qu'on fait les sujets d'aujourd'hui ? Il est deux heures ! On vous attend pour le répertoire ; je vais vous donner la main jusqu'à votre voiture.

JULIE.

Je n'en ai pas encore, Monsieur.

BLINVAL.

Comment, chère amie, pas encore de voiture à votre âge ! Mais que faites-vous donc ? Que faites-vous donc ? Si j'avais 50,000 livres de rentes, je vous dirais.... Voilà comme je suis fait ; mais, venez, je vous mène en cabriolet.

(*Ils vont sortir.*)

(*Pendant la fin de cette scène, Lefranc et Cateau ont écouté dans le fond.*)

SCENE XX.

LES MEMES, LEFRANC, CATEAU.

LEFRANC.

Bravo ! bravo !

BLINVAL *et* JULIE.

Mon oncle! (*Blinval s'esquive.*)

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

LE FOLLICULAIRE.

Quel tourment! (*bis.*)
Je vais quitter la partie.
Quel tourment !
Ah ! vraiment,
C'est une plaisanterie.
Tout ici me contrarie.
Au diable la tragédie !
Ah ! de cette comédie
Verrai-je le dénouement?

LEFRANC.

C'est charmant ! (*bis.*)
O l'excellente folie !
C'est charmant ! (*bis.*)
Il faut que je le publie,
La leçon de tragédie
Est une bonne folie.
Oui, c'est une comédie
Dont je fais le dénouement.

CATEAU.

C'est charmant ! (*bis.*)
O l'excellente folie !
C'est charmant ! (*bis.*)
Vraiment,
Il faut que j'en rie!
La leçon de tragédie
Est une bonne folie.
Oui, c'est une comédie
Dont voici le dénouement.

LE FOLLICULAIRE.

Ah! voilà encore mon homme au diamant. Monsieur, qui vous ramène chez moi ?

LEFRANC.

Vous allez le savoir, Monsieur. Eh bien ! où est-il donc ?

SCENE XXI.

LES MEMES, BLINVAL, *en costume de ville.*

LEFRANC, *à Blinval.*

Viens, mon ami.

AIR : *Voyage*, etc.

Entre nous la guerre est finie ;
Je consens à votre union :
Tous deux jouez la comédie ;
Voilà votre réception.

(*Il lui remet deux papiers.*)

Jeunes pensionnaires,
Pour vous soyez sévères,
Sachez par vos
Travaux
Mériter des bravos !

BLINVAL *et* JULIE.

Ah ! nous montrerons du courage !

LEFRANC.

Songez que pour les commençans,
Il n'est point d'encens ;
Qu'il faut chaque soir
Faire son devoir,
Et qu'il ne faut pas
Reculer d'un pas.

(*A Blinval.*)

Oui, mon ami ; pour toi, maintenant, il n'est point de campagne, point d'indisposition, point de département ; mais une fois sociétaire, si ton talent te rend cher au public ; enfin, si tu deviens presqu'indispensable aux plaisirs de Paris, oh ! alors....

Voyage (*bis.*)
Tant que tu le voudras !

BLINVAL *et* JULIE.

Ah ! mon cher oncle !

LE FOLLICULAIRE.

Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous ?

LEFRANC.

Je suis l'oncle de Blinval et de Julie.

LE FOLLICULAIRE.

Blinval et Julie? Oh! sangodémi!

BLINVAL *et* JULIE.

Eh! oui, monsieur.

CATEAU.

Il ne les avait pas vu jouer seulement.

JULIE.

Nous juger sans nous avoir vus!

LE FOLLICULAIRE.

AIR *du Pot de Fleurs.*

Je suis coupable et j'en ai l'ame émue,
J'ai mérité votre ressentiment.

(*A Julie.*)

Vous juger sans vous avoir vue,
C'est affreux.... Mais songez pourtant
Qu'il me fallait écrire dans ma rage
Que vous étiez sans talent, sans espoir;
Et si j'avais été vous voir,
Je n'aurais pas eu ce courage.

JULIE.

Voilà un trait de galanterie qui me désarme.

LEFRANC.

Je ne veux plus rien croire de ce qu'on écrit.

BLINVAL.

Pourquoi donc?

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Ah! croyez-moi, malgré sa perfidie,
Il est encore, par bonheur,
Des écrivains pleins d'énergie
Qui pour boussole ont pris l'honneur.
A notre estime ils ont droit de prétendre;
Encourageons leur fermeté;
Plus on poursuit la vérité,
Plus il est beau de la défendre.

Sans rancune, cher ami.

LE FOLLICULAIRE.

Comptez sur mon amitié.... (*A part.*) Je te ratrapperai dans mon premier article!

CATEAU.

Je suis votre servante, monsieur.

LE FOLLICULAIRE.

Je le sais bien que tu es ma servante. Après...?

CATEAU.

Après? C'est qu'à compter d'aujourd'hui, je ne suis plus votre domestique.

LE FOLLICULAIRE.

Eh bien! va-t-en..., (*A part.*) Si jamais tu débutes, tu me le payeras.

LEFRANC.

Allons, mes amis, poursuivez votre nouvelle carrière.... Et vous, Monsieur, souvenez-vous que la meilleure manière de propager les talens, c'est d'encourager les artistes; le journaliste est responsable de leurs progrès.

VAUDEVILLE.

AIR: *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

LE FOLLICULAIRE.

On voit, grâce à nos goûts nouveaux,
Des répondans de toute espèce:
On répond de tous les journaux,
On répond même d'une pièce;
On répond du bien des Français.
Ce sont des choses admirables!
Seulement je demanderais
Qu'on répondît des responsables.

CATEAU.

Mon premier mari qui m'aimait,
Répondait de mon innocence;
Mon second qui s'y connaissait,
A répondu de ma constance.
Mon troisième, je m'en souviens,
Aurait répondu comme un diable,
De ma vertu... Je voudrais bien
Trouver encore un responsable.

LEFRANC.

Du mariage il fut un temps,
Où la chaîne pouvait me plaire.
Mais instruit par mes cinquante ans,
Je pense à présent le contraire.

En France, j'y crois voir, hélas!
Trop de chances désagréables,
Les femmes y font les faux pas,
Et les maris sont responsables.

BLINVAL.

Dans les combats, si nos héros
Donnent leur sang pour la patrie,
Nos artistes par leurs travaux,
Immortalisent leur génie.
Pour servir Apollon ou Mars,
Qu'ils soient toujours infatigables,
Pour la gloire et pour les beaux-arts,
Tous les Français sont responsables.

JULIE, *au Public.*

Cette pièce que jusqu'au bout
Votre indulgence favorise,
A la censure du bon goût
Peut-être ne fut point soumise.
Pour cette erreur en ce moment,
Ne soyez pas inexorables;
Car, Messieurs, l'auteur est absent,
Et les acteurs sont responsables.

FIN.

Imprimerie PORTHMANN, rue Sainte-Anne, N°. 43,
vis-à-vis la rue Villedot.